

LIONEL ASTRUC

Les Sept Cabanes

récit activiste

ACTES SUD

DOMAINE DU POSSIBLE HORS-SÉRIE

COL DE LA FUELLE, FÉVRIER 2013

“C’est mort !” soupire Waldo pour lui-même, l’œil rivé sur les véhicules de la gendarmerie garés au bord de la route, en contrebas de la forêt. À travers la trouée formée par le sentier, il regarde les hommes approcher. Le vent du nord bute inlassablement contre le col de la Fuelle, roulant d’épais lambeaux de nuages qui se détachent un à un pour le traverser, voilant par intermittence les silhouettes bleues des gendarmes qui s’avancent en louvoyant entre les flaques, têtes baissées. Waldo perçoit déjà l’assurance de l’adjudant qui ouvre la marche, cette suffisance propre au représentant de l’autorité : ce pas calme, ce visage sans cerne, impeccablement rasé, le blouson, zippé jusqu’à la base du cou, dont le bleu criard se détache sur le fond marronnasse des feuilles mortes. Le flic, quant à lui, ne distingue pas encore le jeune homme. Son subconscient détecte néanmoins vaguement la présence d’une forme vivante, animale, aux contours flous. Mais l’attention du gendarme est attirée, plus loin, par trois autres individus. Il ralentit le pas et plisse les yeux pour être sûr de ce qu’il voit : les trois portent des tenues parfaitement monochromes. Une jeune femme arbore des vêtements dans les tons violet indigo, une autre est

vêtue de blanc de la tête aux pieds et un homme est en bleu ciel. “Putain, sur quel genre de tarés je suis encore tombé !” pense l’adjudant Berthelon, trébuchant sur une motte d’herbe.

Il fait froid et le brouillard est dense, puis une bourrasque chasse ce voile humide d’où surgit une forme, surprenant le gendarme qui frissonne en apercevant plus distinctement le quatrième acolyte : Waldo, qui attend, aussi immobile qu’un arbre, le regard fixe, emmitoufflé dans plusieurs couches de vêtements composant un dégradé de beige, où se mêlent un manteau de laine qui lui arrive sur le genou et un sarouel dont les replis pendent sur des bottes fourrées en peau retournée. Sa barbe noir de jais tire ses traits fatigués et se mélange aux points mousse d’une écharpe large et très longue. On devine que les cheveux du jeune homme ont formé une crête fournie sur le haut de son crâne, dont les tempes ont manifestement été rasées. Mais depuis, le froid revenu, ses cheveux repoussent en bataille autour de ce regard noir si particulier, à l’affût, rempli d’une expression complexe où défile peut-être chaque étape de sa cavale depuis le retour des États-Unis : la marche à travers la campagne française pendant trois mois, depuis le sud de la France jusqu’à Paris, les nuits passées dehors, puis la traque dans Paris, la course dans le métro, dans la rue, la forêt. Et, enfin, ce vol stationnaire d’un hélico de l’armée, au-dessus de leurs cabanes, au col de la Fuelle, si proche qu’un nuage de poussière s’élevait dans l’affolement des branches d’arbres, comme si tous les services de l’État étaient en alerte.

Waldo croise furtivement le regard vide et fébrile de l’adjudant. “On y est”, songe-t-il comme s’il avait déjà vécu cet instant.

ARRAS, OCTOBRE 2002

“Je ne suis pas là pour vous apprendre à écouter se plaindre des cas sociaux en vous tournant les pouces derrière un bureau, commença M. Rafenso en balayant l’amphi du regard. Vous n’avez pas besoin de suivre un IUT animation sociale pour leur fourguer un emploi McDo, une formation bidon ou un rendez-vous chez le psy ! On est d’accord ?” En dix minutes, cette question purement rhétorique était déjà revenue une quinzaine de fois. Personne ne broncha. “On sent que le mec aime parler et séduire, pensa Amandine. Mais bon, il a du charisme”, concéda-t-elle intérieurement en ramenant ses pieds sous ses fesses. M. Rafenso avait déjà deux décennies d’enseignement au compteur et tenait à le faire savoir. Cette journée de rentrée mettait fin à une sorte de jeûne – trois mois sans public – qui décupla sa faim de transmettre, convaincre et plaire. Il gardait néanmoins ce teint blafard qui, au sortir d’un été caniculaire, signalait une aversion pour le plein air en général et le sport en particulier. Sa silhouette trapue, habillée d’un sweat noir d’où dépassait une gourmette, semblait écrasée sous une tignasse poivre et sel à la propreté douteuse qui encadrait des lunettes à fine monture métallique. Ses yeux

bleu vif vous transperçaient, faisant oublier un nez épaté et une peau grasse. “Pas question de vous préparer à devenir ces espèces de pacificateurs sociaux qu’on croise dans les quartiers et qui aident l’État à maintenir l’ordre comme des CRS sans uniforme, rabâcha-t-il. On est d’accord ?”

De fait, les étudiants comprirent en quelques jours que ce professeur et la plupart de ses collègues – une clique de cinq enseignants – ne voyaient pas l’IUT comme un simple établissement de formation mais comme un lieu où l’on aiguisait l’esprit critique. Ils voulaient former des activistes, les rendre autonomes, subversifs et efficaces, aptes à remettre en question le cadre, à renverser le système s’il le fallait. Voilà ce qu’était pour eux une vraie formation à l’éducation populaire : apprendre à leurs étudiants comment amener les individus à s’émanciper. “Vous devez savoir aider les gens à s’instruire, s’informer et à construire leur propre opinion et leur conscience politique, expliqua encore M. Rafenso en promenant sur l’amphi son regard bleu. Vous devez conduire les citoyens à s’autodéterminer... À agir ! Et, pourquoi pas, à désobéir quand c’est nécessaire pour devenir un contre-pouvoir”, scanda-t-il.

Amandine et Waldo se rencontrèrent dès les tout premiers jours de cette formation en animation sociale et socioculturelle à Arras, où ils habitaient le même bâtiment : la résidence universitaire des Tilleuls. Amandine avait dix-huit ans et venait de Lorraine. Waldo avait vingt ans et arrivait de la région toulousaine où, après s’être fait virer de sa chambre étudiante par le directeur (ancien militaire et gros connard) il venait de passer quatre mois dans un

squat : les usines Renault véhicules industriels de Toulouse, abandonnées depuis plusieurs années. Waldo avait installé son camion le long d'un quai de chargement protégé de la pluie par un long auvent. DJ, musiciens, graffeurs, danseurs, fumeurs de joints : la friche industrielle était peuplée d'artistes et de teufeurs dans une ambiance hétéroclite mêlant jungle techno, danse folklorique, qi gong, bière et ecstasy, spiritualité et bols tibétains. Mais ces usines immenses laissaient à chacun la place de vivre comme bon lui semblait, avec pour point commun une profonde défiance à l'égard de la société et des institutions. Les squatteurs avaient défoncé le vieux goudron du parking à coups de masse pour planter des arbres et créer un potager. Dans un ancien vestiaire, des douches fonctionnaient, ainsi que quelques prises électriques probablement alimentées par l'opération du Saint-Esprit ou les pouvoirs de l'une des divinités en vogue dans le "coin des perchés" où vivaient d'improbables mystiques imprégnés d'accords toltèques, de sutras bouddhistes et d'une herbe de première qualité. Bref, c'était le pied, et Waldo comptait bien rentrer d'Araras régulièrement pour retrouver ses potes et voisins en ces lieux. Son corps charpenté, sa stature et ses vêtements toujours amples occupaient l'espace – une présence imposante dont il semblait se défendre en jetant sur son entourage des regards d'animal traqué. Un mélange d'énergie contenue et de colère rentrée captait l'attention. Torturé et sujet à une timidité malade, il savait pourtant entraîner son auditoire dans de longs raisonnements et décochait à l'occasion un sourire fugace et ravageur.

Amandine s'asseyait souvent en retrait, mais sa discrétion n'était en rien synonyme de désintérêt ou de

neutralité, comme en témoignaient ses interventions, à mots comptés et détachés, qui suscitaient autour d'elle un silence particulier. Elle ne mâchait pas ses mots, chacun le savait, mais dans son giron flottait cependant une forme de générosité maternelle qui, imperceptiblement, rassérénait ses proches. La patience d'Amandine – qui souvent passait son tour de parole, y compris lorsqu'elle était en désaccord – cachait une vigilance particulière à même de détecter dans la conversation la moindre tension, le moindre rapport de force, même à bas bruit ou au second degré. L'ombre d'une amitié toxique semblait planer sur son passé et la doter d'une acuité subtile mise en alerte par toute forme de rabaissement ou de discrimination voilée. Quelque temps après une dispute ou une parole blessante, pour l'un ou l'autre, elle y revenait inéluctablement, avec fermeté, sur le ton neutre du constat. En sa présence, chacun serait en sécurité, toujours. Cette aura de calme attira Waldo dès les premiers jours de la formation. Leur relation se noua dans une évidence sereine, donnant l'impression qu'elle existait de longue date. De leur couple émana bientôt un sentiment qui ne relevait ni de la passion ni de l'expérience éphémère, ressemblant à de la complicité plutôt qu'à de l'amour.

Derrière la façade morne en briques rouges de l'IUT B carrières sociales d'Arras, la vie de quelques-uns de ces étudiants prit un virage décisif : au-delà du cursus officiel, le message de M. Rafenso et de ses collègues était en synchronicité parfaite avec le bouillonnement intérieur d'Amandine, de Waldo et des vingt-huit étudiants de la classe qui plongèrent dans ces deux années d'enseignement initiatique. Ce

petit groupe arrivait des quatre coins du pays ; trop loin de chez eux pour rentrer en fin de semaine, ils passaient tout leur temps ensemble, soirs et week-ends compris, roulant des clopes sur les escaliers de l'IUT, buvant des bières entassés sous les néons de leurs chambres étudiantes ou dansant dans les bourrasques de Berck plage. Habités de projets épiques et décidés à changer le monde, la plupart allaient finalement rejoindre les jobs rassurants d'animateurs sociaux, éducateurs spécialisés ou directeurs de centre sociaux, une fois l'IUT terminé. Amandine et Waldo s'y refuseraient et resteraient, jusque bien des années plus tard, fidèles à l'enseignement reçu. Pas question de servir de somnifère pour endormir les classes populaires !

Le couple termina donc son cursus à l'IUT, galvanisé et désormais obsédé par un projet qui, pendant les années à venir, allait engloutir tout leur temps et transformer leurs vies. Waldo était né dans une famille d'agriculteurs à Aurillac, où il avait été marqué par la culture du spectacle de rue, et Amandine pratiquait les arts du cirque. Les deux partageaient une conviction : pour transmettre leur message anticapitaliste, antifrontières et pacifiste à un large public, hors du cercle des convaincus, il fallait aller au-delà des mots. Le bla-bla de la classe dominante – ces discours bobos sur le développement durable et la pseudo-écologie – ne servait qu'à embobiner la population pour mieux accaparer les ressources et saccager la planète. Face à cette armée de petits soldats en chemise blanche qui parlaient haut, ces deux-là voulaient incarner plutôt que dire et utiliser des stimuli plutôt que de faire des phrases, pour toucher le cœur du public. Ils voulaient s'immiscer

là où même les démonstrations les plus convaincantes ne parvenaient pas.

“L’humanité se paye d’analyses scientifiques décrivant au millimètre près les drames écologiques et humains, expliqua un soir Waldo à ses potes de l’IUT. Mais personne n’en tient compte. Ceux qui nous gouvernent ne sont que des capitalistes psychopathes incapables de s’en émouvoir suffisamment pour réagir ! On dit que notre conscience nous donne une supériorité sur les animaux, mais à quoi ça sert, en fait ? lança-t-il, le doigt sur le front, à un auditoire conquis. À quoi ça sert, tous ces chiffres et ces grands mots ? Certains peuples premiers, sans la moindre formation aux sciences occidentales, dites dures, refusent de couper tel ou tel arbre, par fidélité à une tradition, à un message et, finalement, à leur compréhension instinctive, profonde, de la biodiversité, affirma Waldo, plutôt satisfait de sa verve. Chaque jour, en rentrant de la cueillette ou du ramassage du bois, ils présentent leurs excuses pour ces petits prélèvements”, ajouta-t-il.

Amandine et Waldo en étaient convaincus : avoir conscience d’être la nature, de dépendre d’elle au même titre que le plus petit insecte revenait aussi à reconnaître sa dépendance à l’égard de la communauté humaine. “Voilà de quoi dégonfler la baudruche de l’individualisme dont la société est malade ! reprit Waldo, les yeux rivés sur la clope qu’il était en train de rouler, assis sur le lino avec ses voisins de cité U tandis qu’Amandine parodiait, comme souvent, son emphase avec de grands gestes, convertissant la gravité ambiante en éclat de rire général.

Habités par cette intime révolte, les deux activistes voulaient transcender les origines des spectateurs,

leur passé, leurs a priori ou leur langue et pour cela passer par une mise en scène poétique pourtant en décalage avec leur expérience des arts du spectacle. Vaguement musiciens, chanteurs et acrobates, les deux étudiants n'avaient néanmoins ni expérience solide ni vrai talent pour aucune de ces disciplines. "Et alors, c'est quoi le problème ?" questionna Amandine quand le sujet vint sur la table. Le couple misait tout sur la détermination hors normes qui les habitait. "Pas besoin d'être danseur étoile, théâtral à fleur de peau ou musicien virtuose pour incarner et transmettre ce qu'on ressent ! déclara-t-elle. De la sincérité et de l'engagement, voilà ce qu'il faut !" Confiants et pressés d'agir, ils décidèrent de construire un spectacle avec seulement deux outils : la couleur et le mime.

TABLE

Col de la Fuvelle, février 2013	5
Arras, octobre 2002.....	7
Le Rainbow	15
Odyssée en noir et blanc.....	21
Pas grave	25
Orage de cristal.....	31
La prophétie.....	35
Que les continents restent à leur place	41
Sous la surface.....	45
Transe	49
La marche.....	53
Sur la Méridienne.....	59
Sans argent	65
Seul	71
La secte	75
Les valets.....	81
En double hélice.....	85
Refus de parvenir.....	91
Sans boîte aux lettres	95
Cabanes	99
Bois, électricité et huile de friture	105
Ceux de la vallée.....	113
Attablés.....	119
Trames verticales.....	121

Monochrome	127
Vol stationnaire.....	133
Piégés	137
Verdict	141
Dissonance nocturne.....	145
Vision sur la lande	149
Foule et mégalithes.....	153
Légers.....	159
L'usine.....	163
Novlangue	169
38 tonnes.....	173
La tune.....	177
Sans issue.....	183
Vers l'archipel.....	189
Au bord de l'autoroute.....	193
Carré.....	199
ZAD : la lutte	203
Synchronicité	207
D'abord, tout perdre	209
Épilogue	211
Remerciements	215

OUVRAGE RÉALISÉ
PAR L'ATELIER GRAPHIQUE ACTES SUD
REPRODUIT ET ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN JUILLET 2023
PAR NORMANDIE ROTO IMPRESSION
À LONRAI
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS
ACTES SUD
LE MÉJAN
PLACE NINA-BERBEROVA
13200 ARLES

DÉPÔT LÉGAL
1^{re} ÉDITION: OCTOBRE 2023
N° impr. :
(Imprimé en France)